

—On le dit. Je ne l'ai jamais vue, puisque leur séparation date d'il y a deux ans.

—C'est elle qui a demandé la séparation de corps ?

—Oui, et elle ne pouvait manquer de l'obtenir.

—Son mari la frappait ?

—Des témoins l'ont prouvé ; mais cela n'a guère d'intérêt pour vous, M. Médéric.

—Au contraire, mademoiselle, et je vous serais reconnaissant de me donner des renseignements complets sur ces témoignages.

—Voici comment les faits se sont passés : un soir, des passants ont entendu des cris déchirants de femme à l'intérieur de la maison de M. Mascarot. Ils se sont arrêtés. Une fenêtre s'est ouverte, et Suzanne, qui n'était encore qu'une enfant, s'est montrée à peine vêtue, criant : " Au secours ! papa assassine petite mère ! " Les passants ont escaladé le mur du jardin ; mais Mascarot sortant précipitamment les a menacés de son revolver et forcés de battre en retraite. Le lendemain, sa victime, toute meurtrie de coups, allait faire constater ses blessures par un médecin de Jaulgonne ; puis elle s'enfuyait à Paris. Trois mois après, grâce aux témoins qui avaient entendu ses cris et les appels de Suzanne, elle obtenait gain de cause contre son bourreau. Voilà tout ce que je sais.

Médéric demeurait plongé dans un silence méditatif. Ces actes de violence sur une femme, ces menaces de mort contre des gens sans défense et accourus à l'appel d'une enfant épouvantée, lui donnaient à réfléchir.

L'ancien comptable de la banque de Savenay lui apparaissait sous un aspect nouveau, imprévu. Il l'avait pris tout d'abord pour un de ces employés exacts, probes, fidèles, tout entiers à leur besogne et dévoués leur patron, et voici qu'il découvrait en lui un triste héros du drame passionnel.

Ainsi donc, sans l'heureux hasard qui avait fait passer, le soir, devant sa demeure, quelques personnes dont les témoignages devaient être accablants pour lui, Mascarot, poussé par la jalousie d'un amour sénile, serait peut-être devenu criminel !

—Mademoiselle Suzanne, demanda Médéric, regrette toujours sa petite mère ?

—Elle ne m'en parle jamais ; mais je vois bien qu'elle y pense constamment. Cela ne fait pas de doute pour moi.

—Ne lui écrit-elle pas en cachette ?

—Suzanne ne sait même pas son adresse. Sans quoi, elle m'aurait chargée de mettre ses lettres à la poste et de recevoir les réponses. Elle n'a d'autre confidente que moi.

—Aime-t-elle son père ?

—Autant qu'on peut aimer un père qui vous a laissé de si cruels souvenirs et dont la jalousie indique, au fond, plus d'égoïsme que de réelle tendresse. Suzanne vit résignée et patiente. Elle en arrive à se réjouir d'un pressentiment qui me navre ; elle me dit souvent, avec un sourire à fendre l'âme : " Heureusement que je serai bientôt délivrée ! "

—Pauvre fille ! murmura Médéric.

Un coup de sonnette mit fin à cet entretien que le docteur Walter eût trouvé absolument contraire à ses théories médicales.

De la fenêtre, Catherine vit entrer un jeune homme qui, malgré sa corpulence, ressemblait, par certains traits de physionomie, à Médéric.

Elle ne se trompait pas.

Jean, que Catherine s'était empressé de recevoir et de faire monter auprès du blessé, entra tout haletant, anxieux. Les deux frères s'embrassèrent pendant que la jeune fille se retirait pour les laisser à leurs épanchements.

—Ça ne sera rien, s'empressa de dire Médéric : une patte fracturée ; j'en ai pour quarante jours d'immobilité. Comment va-t-on chez nous ?

—Bien, comme santé ; mais la mère se fait un sang ! J'ai ordre de repartir par le premier train et de rappliquer tout de suite à la maison.

—Tu es bien gentil d'être venu.

—J'ai lâché les grimaces. Je suis mon maître. Florentine m'a trouvé un emploi ; l'une de ses camarades de la Légion d'honneur est mariée à un fabricant de papier à cigarettes qui m'a pris comme placier. J'ai trois francs par jour et une commission sur mes ventes. Ça me laisse du temps de reste. Florentine veut que je m'instruise ; elle m'apprend l'orthographe, le calcul, l'histoire, la géographie, tout le diable et son train, quoi ! C'est un puits de science, Florentine.

—Ne va pas te noyer dans ce puits.

—Pas le temps, frangin : le régiment va me prendre.

—Sais-tu si M. Salvater est allé voir maman ?

—Non, et pour cause ; il est malade.

—Malade !

Médéric devint très pâle. Il nourrissait pour M. Salvater une affection égale à sa reconnaissance. Jean se pinça les lèvres.

—Sapristi ! fit-il, maman m'avait défendu de te le dire, je suis un fichu maladroït.

—Ne me cache rien, Jean. Dans notre situation, j'ai besoin de

savoir où en est mon pauvre patron. Nous avons tant besoin de lui ! Quand je l'ai quitté, l'autre jour, il était en bonne santé ; que lui est-il donc arrivé ?

—Une congestion de cerveau. Ça l'a pris comme un coup de foudre, boulevard Montparnasse. On l'a transporté dans une pharmacie ; un médecin l'a saigné sur place ; sans quoi, il était perdu.

—Et maintenant ?

—On espère le sauver. Il s'est fait conduire chez son neveu. Voilà l'échiendard du célibataire : s'il tombe malade il en est réduit à aller à l'hospice où à se faire soigner par ses héritiers.

—Tâche de voir M. Salvater et envoie-moi une dépêche, demain matin.

—Sois tranquille.

Jean regarda la pendule.

—Diable ! fit-il, je n'ai plus que le temps de regagner la gare pour l'heure du train. Ne te fais pas de bile, frangin.

Il embrassa de nouveau son frère et se retira en regrettant profondément d'avoir si mal observé la consigne que sa mère lui avait imposée.

Le lendemain, Médéric se trouvait sans nouvelles de M. Salvater. Il pria le docteur d'envoyer une dépêche, rue Saint Jacques, à la fabrique de vélocipèdes. La réponse fut terrible pour le pauvre garçon : M. Salvater avait expiré dans la nuit ! Le docteur Walter ne crut pas devoir cacher ce fatal dénouement à son jeune ami.

—Je ne suis pas riche, dit-il ; mais je me fais un plaisir et un devoir de vous avancer deux cents francs que vous enverrez à votre mère. Cela vous donnera le temps de vous remettre à l'ouvrage ; un bon ouvrier comme vous ne chôme jamais.

Médéric commença par refuser ; mais voyant que cette hésitation blessait l'ami de son père, il finit par accepter.

Le pauvre garçon était loin d'avoir trouvé le calme dans cette maison pourtant si hospitalière.

À la tristesse croissante de Catherine, il voyait bien que la maladie de Suzanne faisait de rapides progrès. Et par un sentiment que l'amour seul peut expliquer, il s'intéressait à cette jeune fille comme si elle était sa propre sœur.

Catherine s'en était-elle aperçue ? Bien que le docteur lui eût recommandé d'éviter, dans ses conversations avec le blessé, tout sujet attristant, elle parlait souvent de Suzanne.

Elle ne savait que trop bien combien elle faisait plaisir à Médéric. En l'espace de quelques jours, elle était devenue sa confidente. Il n'avait pas eu besoin de lui recommander le secret de son identité. Pour tout le monde, à Crézancy, le blessé recueilli par le docteur Walter n'était autre que l'illustré Robert, pseudonyme sous lequel il avait remporté un prix, en Touraine, à la course de bicycles.

Un soir, le docteur prit Catherine à part et lui adressa cette question :

—Je voudrais bien savoir, ma chère enfant, pourquoi tu es si triste depuis quelque temps ?

—C'est plus fort que moi, répondit-elle.

Elle ajouta en faisant la moue :

—Vraiment, la question m'étonne de ta part !

—Oui, je sais... la santé de Suzanne t'inquiète outre mesure.

—Je désespère de sa guérison.

Il regrettait déjà sa question. Le docteur l'embrassa avec tendresse.

—Suzanne, dit-il, n'est pas en danger immédiat. J'aurais voulu l'envoyer, cet hiver, en Italie ; mais la fatigue d'un aussi long voyage, le changement subit de climat pourraient lui être fatal. Ce sera pour l'année prochaine.

—Si Suzanne est encore là... ?

—Pourquoi en douter ? Cette crise va bientôt finir ; j'en aurai raison. Ce qui manque à Suzanne, c'est un peu de satisfaction. Aussi, ce matin même, j'ai supplié M. Mascarot de lui laisser revoir de temps à autre celle qu'elle persiste à appeler sa petite mère.

—Il s'y est refusé ?

—M. Mascarot ne m'a dit ni oui ni non, c'est déjà quelque chose ; l'amour paternel achèvera de le décider.

Et lui prenant les mains :

—Voyons, ma Catherine, toi que j'ai toujours vue si gaie, si pleine d'entrain, si vivante, n'aurais-tu point quelque autre sujet de chagrin ?

Elle rougit violemment. Catherine ne s'était jamais fait cette question. Oui, elle avait un autre sujet de chagrin : l'affection qu'elle portait à Médéric... à Médéric qui lui vantait constamment Suzanne.

La réponse lui partit du cœur, mais s'arrêta sur le bord de ses lèvres. Elle s'en tira en fille habile.

—Père, dit-elle, les yeux baissés, je ne retrouverai ma gaieté que lorsque tu auras guéri Suzanne.

—C'est tout naturel, dit-il, de s'intéresser à une amie malade ; mais il ne faudrait pas oublier qu'on a un père dont toute la joie consiste, en entrant à la maison, à voir un beau sourire sur les lèvres de sa fille bien-aimée.